

ce poltron qui est, en réalité, un héros et le montre bien dans la suite. Et il faut qu'il soit vraiment un héros pour que rien ne reste du désespoir et de l'humiliation de la femme qui l'a trouvé manquant de cœur ! Comme nous sommes plus intrépidés que courageuses, si le vrai courage consiste à envisager les périls et à ne les mépriser que quand on les juge nécessaires. En cela, dit Fantenelle, le vrai courage est tout à l'opposé de la témérité, qui n'examine rien. Cette témérité est assez notre cas. Nous sommes braves en obéissant à nos nerfs : les hommes le sont en les domptant.

\* \*

Est-ce que ce sont les romanciers qui peuvent former ou diriger le cœur de la femme, le cœur des jeunes filles. Ils ont fait l'amour-institut, toujours le même et effroyablement monotone dans sa grâce, nous avons fait l'amour civilisé, avec ses folies, ses variétés, sa science, ses ridicules, ses dangers, ses crimes et ses héroïsmes. C'est toujours la même chose. Tandis que nos amours, depuis que le dernier païen a disparu et que Pan est bien mort, sont devenues de plus en plus compliquées. Les trois quarts de la littérature roulent sur les sentiments, les passions, les sensations de l'amour, et il semblerait que l'humanité, se sentant vieillir, ait je ne sais quel besoin plus grand d'aimer, que connaissent les malades qui vont mourir.

Remarquez-vous qu'à mesure que la liberté du langage et des mœurs devient de plus en plus grande, les vices qui naissent de la curiosité sont plus puissants et tiennent une place plus importante dans la littérature ? Jusqu'au dix-huitième siècle, le théâtre et le roman, sans remonter plus haut, racontent des meurtres et se délectent bien un peu des légèretés des femmes mariées, mais parlent d'un ton uniforme des jeunes filles, ton plein de respect et d'illusion. Comme chez les Grecs, il n'y a qu'un type de jeune fille, amoureuse parfois, mais toujours innocente ou vertueuse. Depuis deux siècles, en revanche, la grande contradiction féminine, c'est chez la jeune fille qu'on la trouve. Notre littérature contemporaine le sait bien. Elle hésite cependant, tant le sujet est délicat : elle tourne autour, n'osant l'aborder de face. Mais elle y vient peu à peu, poussée par la force de l'observation. Les grandes audaces, les roueries les plus perfides, ne sont plus le fait de la femme de trente ans, chantée par les romanciers de jadis, mais des jeunes filles, comme on en voit de nos jours, qui sont un mélange de timidité et d'audace, de réserve et de légèreté.

Ce n'est pas sans de graves inquiétudes qu'on doit voir les contradictions féminines entrer dans le cœur de tant de jeunes filles. Ah ! ces lectures leur tournent la tête et leur dessèchent l'âme. L'exaltation que produit la lecture des romans fait perdre le goût du beau, le sens du bien et l'idée du réel. Et c'est ainsi que les jeunes filles arrivent à la vie avec un idéal gâté, même parfois sans idéal, tant le cœur est devenu un fruit sec.

MAUD.

## DÉCENCE DANS LA TOILETTE.

Si vous voulez vous faire détester par toutes les femmes, vous êtes sûre d'y parvenir, madame, en affectant une toilette plus riche, et plus recherchée que la leur. Peut-être serait-il possible qu'on vous pardonnât d'être la plus jolie, mais à coup sûr, elles ne vous pardonneraient pas d'être la mieux mise.

Si vous voulez vous faire une réputation équivoque, affectez une toilette pleine de coquetterie, une sorte d'élégance gracieuse.

Si vous voulez vous faire une très mauvaise ré-

putation, portez des bijoux de grands prix, et des étoffes précieuses, dont le prix n'est pas en rapport avec la médiocrité de votre fortune.

Si vous voulez vous faire une réputation d'esprit pauvre et étroit, attachez à la toilette la plus grande des importances, et faites en votre principale occupation.

Si vous voulez vous faire une réputation de prudence de tartufe de la vertu, d'hypocrite en un mot, créez une mode exprès pour vous ; robe montante, sans garnitures, d'une couleur sombre : éloignez de votre toilette les plumes, les dentelles, les rubans et les bijoux (surtout en cuivre).

On dit que l'habit ne fait pas la religieuse, et cependant nous ne jugeons guère que par l'habit, car c'est le côté faible des femmes et c'est toujours par là qu'on peut voir percer le bout de l'oreille.

Pauvres jeunes gens qui débutez dans le monde vous vous imaginez, dans la naïveté de votre amour-propre, que les femmes aiment la toilette parce que c'est un moyen de vous plaire ! Vous êtes bien loin de votre compte, et vous prenez l'effet pour la cause. Ecoutez une des grandes célébrités d'Allemagne, Goëthe, il vous dira :

“ Les femmes ne se parent que pour se faire envie les unes aux autres.”

Le goût de la toilette, quand il dépasse certaines bornes, est un fatal présent que la nature a fait aux femmes. S'il ne les perd pas tout à fait il les couvre au moins d'un vernis de ridicule qui trop souvent, rejaillit jusque sur celles qui le méritent le moins.

Un homme de beaucoup d'esprit, Alphonse Karr, va vous en fournir la preuve, si vous lisez le *Musée des Familles*.

“ Remarquez, dit-il, que dans la vie des femmes, tout a pour résultat un changement de robe ; tout se termine par une robe ; toute circonstance de la vie féminine est marquée par une robe ; c'est la robe qui est le point important. On se marie : une robe ! Il vient un moment où l'amour, la préoccupation d'une vie nouvelle, l'abandon des parents, tout cela disparaît devant le soin de la toilette de la mariée.

“ On perd une parente la douleur est violente, mais elle ne tarde pas à s'arrêter ; il faut s'occuper de son deuil. Que porte-t-on ? qu'elle est la manière la plus à la mode de témoigner sa douleur ? Il faut aller chez le marchand, chez la modiste, chez la couturière, et on se trouve livré à telles préoccupations qu'on a oublié sa douleur, à moins, toutefois, que la robe n'aille pas bien, ou que le chapeau ne soit trop ou pas assez évasé.

Si tout est réussi, si la robe est d'une étoffe nouvelle, si le chapeau sied bien, on ressent un bien-être involontaire, on triomphe, on est... heureuse. Toute amie, toute parente, sert de prétexte à quelques robes.

— On va au bal chez celui-ci : robe : à la campagne chez celui-là : robe : — on est marraine d'un de ses enfants — robe, — on l'enterre ; robe, robe, et toujours robe ! ”

Et comment pourriez-vous croire qu'il en fût autrement, quand vous voyez la manière dont les parents élèvent leurs enfants. A peine une petite fille commence-t-elle à marcher qu'on lui dit : “ Si tu es bien sage, on te mettra ta belle robe. — Si tu apprends bien on te donnera un beau tablier. ” Puis, à mesure qu'elle grandit : “ Sois aimable, et tu auras un beau chapeau, une belle parure, etc., etc.

Viennent ensuite les amis qui s'extasient devant sa toilette :

“ Comme elle est charmante avec cette belle robe ! comme ce chapeau est de bon goût et la fait gentille ! ”

Et mille pauvretés pareilles qui se gravent profondément dans les habitudes de l'enfant, enflent sa vanité et l'impressionnent en corrompant son esprit. On le sait, les premières impressions ne s'effacent jamais et les habitudes, les préjugés de notre

enfance constituent absolument notre nature morale. La cire molle de l'enfance se pétrir avec la même facilité pour mouler le bien ou le mal, le vice ou vertu. Mais avec l'âge, cette cire si ductile devient plus dure que l'acier sur lequel le meilleur burin ne peut mordre.

DELTA.

## UNE VILLE DE JOLIES FILLES.

Il m'est tombé sous les yeux un article du *Sun* de New-York, qui m'a fait beaucoup de plaisir, quoiqu'il ne m'apprenît rien de nouveau, étant québécois. Cet article était intitulé : “ Une ville de jolies filles. ” Je ne puis mieux faire que de vous donner l'article en entier en le traduisant.

Une ville de jolies filles. Comment les côtes et l'air pur contribuent à la beauté des québécoises.

“ Il n'y a pas de filles qui soient laides à Québec, ” disait un Canadien à un visiteur de la vieille ville du Canada. Souvent, assis à ma fenêtre, j'ai cherché à en découvrir une parmi la foule, et n'ai pu voir une québécoise que l'on eût pu dire être laide. Je ne dis pas qu'elles sont toutes remarquablement jolies, mais il y a un je ne sais quoi, dans l'air pur et fortifiant, et peut-être aussi dans les environs de notre majestueuse et rocailleuse ville, qui leur donnent des yeux étincelants, de brillantes couleurs et un pas élastique.

Montréal est rempli de jolies filles, mais Québec lui est supérieur sur ce point. Avez-vous remarqué avec quelle aisance nos québécoises montent une côte dans la ville ? Quand elles en montent une qui paraît avoir un angle de 30° elles n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Elles ne s'arrêtent pas pour prendre haleine, elles ne trébuchent pas d'un côté du trottoir à l'autre ; elles montent aussi aisément et aussi gracieusement que si elles marchaient dans un salon. Vous ne pourriez pas en faire autant et leur tenir tête à moins d'être québécois.

Elles vous fatigueraient avant d'être à mi-chemin entre l'escalier dit casse-cou dans la Côte de la Montagne et la Terrasse Durham. L'exercice qu'elles prennent est le secret de leur beauté.

Par un beau soir, la Terrasse, cette magnifique promenade qui s'étend un quart de mille à l'ombre du Cap-Diamant, est couvertes de jolies filles qui s'y promènent en couples ou en groupes, conversant, riant, et peut-être aussi quelquefois, faisant les beaux yeux à quelqu'un. Vous n'y voyez pas de mal ? Non. Eh bien ! voyez quelle place d'amusement c'est. Deux cents pieds au-dessus du Saint-Laurent et présentant une des plus belles vues que l'on puisse trouver dans le monde, comme tous l'admettent, et qui s'étend de la Pointe-Lévis jusqu'au Cap-Tourmente et des Chutes Montmorency jusqu'au loin dans les Laurentides. Vous ne nous blâmez pas, vous québécois, d'en être fiers. Et c'est là que les québécoises respirent l'air pur qui met des roses sur leurs joues et du feu dans leurs yeux. Oui ces côtes et beaucoup d'air pur, et peut-être aussi l'influence subtile d'un paysage fameux par tout l'univers, tels sont les secrets de la beauté de nos charmantes québécoises.

QUÉBÉCOIS.

Un sot raillait un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles :

— Il est vrai, lui répondit la personne raillée, j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.